

ils sont partout et toujours dupes de leurs voisins qui, à force d'intrigues et d'astuce, finissent par les réduire à la misère.

Aussitôt que nous eûmes des sapèques, nous songeâmes à faire l'acquisition de quelques habits d'hiver. Après avoir consulté la maigreur de notre bourse, nous nous arrêtâmes à la résolution d'aller nous habiller dans une friperie, et de nous accommoder de vieux habits. En Chine et en Tartarie, on n'éprouve pas la moindre répugnance à se servir des vêtements d'autrui. Ceux qui ont à faire une visite d'étiquette, ou à se rendre à quelque fête, vont sans façon chez le voisin, lui emprunter tantôt un chapeau, tantôt une culotte, tantôt des souliers ou des bottes ; personne n'est étonné de ces emprunts ; ils sont consacrés par l'usage. En se prêtant mutuellement les habits, on n'éprouve qu'une seule crainte, c'est que l'emprunteur ne les vende pour payer ses dettes, ou n'aille, après s'en être servi, les déposer au Mont-de-piété. De plus, ceux qui ont besoin d'habits en achètent de vieux ou de neufs indifféremment. Dans ces circonstances, la question du bon marché est la seule qui soit prise en considération ; on ne fait pas plus de difficulté de se loger dans la culotte d'autrui, qu'on n'en fait pour habiter une maison qui a déjà servi.

Cette coutume, de se revêtir des habits du prochain, était peu conforme à nos goûts ; elle nous répugnait d'autant plus que, même depuis notre arrivée dans la Mission de *Si-Wang*, nous n'avions jamais été obligés de changer en cela nos vieilles habitudes. Cependant la modicité de notre viatique nous fit une obligation de passer pardessus cette répugnance. Nous allâmes donc tâcher de

nous habiller dans une friperie. Il n'est pas de petite ville où l'on ne rencontre de nombreux magasins de vieux habits, provenant ordinairement des Monts-de-piété (*Tang-Pou*). De tous ceux qui empruntent sur gages, il en est fort peu qui puissent retirer les objets qu'ils ont déposés ; ils les laissent ordinairement mourir, selon l'expression tartare et chinoise ; c'est-à-dire que, laissant passer le terme fixé, ils perdent le droit de les retirer. Les friperies de la Ville-Bleue étaient encombrées de dépouilles tartares ; c'était bien ce qu'il fallait pour nous assortir conformément au nouveau costume que nous avions adopté.

D'abord nous visitâmes une première boutique. On nous présenta de misérables robes doublées en peau de mouton. Quoique ces guenilles fussent d'une extrême vétusté, et tellement vernissées de suif, qu'il eût été difficile d'assigner clairement quelle avait été leur couleur primitive, le marchand nous en demanda un prix exorbitant. Après avoir longtemps discuté de part et d'autre, il nous fut impossible de conclure l'affaire. Nous renoncâmes donc à cette première tentative ; et, pour tout dire, nous devons ajouter que nous y renoncâmes avec une certaine satisfaction, car nous sentions notre amour-propre blessé d'être réduits à nous affubler de ces sales vêtements. Nous allâmes donc visiter un nouveau magasin de vieux habits, puis un autre, puis un grand nombre. Nous rencontrâmes des habits magnifiques, de passables et qui eussent bien fait notre affaire ; mais la considération de la dépense était toujours là. Le voyage que nous avions entrepris, pouvant durer plusieurs années, une économie excessive était pour nous un besoin,

surtout dans le début. Après avoir couru toute la journée, après avoir fait connaissance avec tous les chiffonniers de la Ville-Bleue, et avoir bouleversé tous leurs vieux habits et tous leurs vieux galons, nous retournâmes chez le premier fripier nous accommoder des vêtements que nous avions déjà marchandés. Nous fîmes donc emplette de deux antiques et vénérables robes de peaux de mouton recouvertes d'une étoffe que nous soupçonnâmes avoir été jadis de couleur jaune. Nous en fîmes immédiatement l'essai ; mais nous nous aperçûmes bientôt que le tailleur de ces habits n'avait pas pris mesure sur nous. La robe de M. Gabet était trop courte ; celle de M. Huc était trop longue. Faire un troc à l'amiable était chose impossible ; la taille des deux Missionnaires était trop disproportionnée. Nous eûmes d'abord la pensée de retrancher ce qu'il y avait de trop à l'une, pour l'ajouter à l'autre ; cela paraissait très-convenable. Mais il eût fallu avoir recours à un tailleur, et attaquer encore notre bourse... Cette considération fit évanouir notre première idée, et nous nous décidâmes à porter nos habits tels qu'ils étaient. M. Huc prendrait le parti de relever aux reins, par le moyen d'une ceinture, le superflu de sa robe, et M. Gabet se résignerait à exposer aux regards du public une partie de ses jambes : le tout n'ayant d'autre inconvénient que de faire savoir au prochain, qu'on n'a pas toujours la faculté de s'habiller d'une manière exactement proportionnée à sa taille.

Munis de nos habits de peaux de mouton, nous demandâmes au fripier de nous étaler sa collection de vieux chapeaux d'hiver. Nous en examinâmes plusieurs, et nous nous arrêtâmes enfin à deux bonnets en peau

de renard, dont la forme élégante nous rappelait les hauts schakos des sapeurs. Quand nos achats furent terminés, chacun mit sous le bras son paquet de vieux habits, et nous rentrâmes à l'hôtel des Trois-Perfections.

Nous séjournâmes encore deux jours à *Koukou-Hote* ; outre que nous avions besoin d'un peu de repos, nous étions bien aises de visiter cette grande ville, et de faire connaissance avec les nombreuses et célèbres lamaseries qui y sont établies.

La Ville-Bleue a une grande importance commerciale ; mais cette importance ne lui est venue que des lamaseries, dont le renom attire les Mongols des pays les plus éloignés ; aussi le commerce qui s'y fait, est-il presque exclusivement tartare. Les Mongols y conduisent, par grands troupeaux, des bœufs, des chevaux, des moutons et des chameaux ; ils y voient aussi des pelleteries, des champignons et du sel, seuls produits des déserts de la Tartarie. Ils prennent, en retour, du thé en briques, des toiles, des selles pour les chevaux, des bâtonnets odoriférants pour brûler devant leurs idoles, de la farine d'avoine, du petit millet, et quelques instruments de cuisine. La Ville-Bleue est surtout renommée pour son grand commerce de chameaux. Une vaste place, où aboutissent les rues principales de la ville, est le lieu où se réunissent tous les chameaux qui sont en vente. Des élévations en dos d'âne qui se prolongent d'un bout de la place à l'autre donnent à ce marché la ressemblance d'un champ où on aurait tracé d'énormes sillons. Tous les chameaux sont alignés et placés les uns à côté des autres, de manière à ce que leurs pieds de

devant reposent sur la crête de ces grandes élévations. Une position semblable fait ressortir et grandit en quelque sorte la stature de ces animaux dont la taille est déjà si gigantesque. Il serait difficile d'exprimer tout le brouhaha et toute la confusion de ces marchés. Aux cris des vendeurs et des acheteurs qui se querellent, ou qui causent comme au plus fort d'une émeute, se joignent incessamment les longs gémissements des chameaux, qu'on tire par le nez afin d'essayer leur adresse à se mettre à genoux et à se relever.

Pour juger de la force du chameau et du poids qu'il est capable de porter, on le charge par degrés; tant qu'il peut se relever avec un fardeau quelconque, c'est une preuve qu'il pourra en supporter facilement le poids pendant la route. On use encore quelquefois de l'expérience suivante: pendant que le chameau est accroupi, un homme lui monte sur l'extrémité des talons, et se tient accroché de ses deux mains aux longs poils de la bosse postérieure; si le chameau peut se relever, il est réputé de première force.

Le commerce des chameaux ne se fait jamais que par entremetteurs; le vendeur et l'acheteur ne traitent jamais l'affaire ensemble et tête à tête. On choisit des gens étrangers à la vente, qui proposent, discutent et fixent le prix, l'un prenant les intérêts du vendeur, et l'autre ceux de l'acheteur. Ces *parleurs de vente* n'ont pas d'autre métier; ils courent de marché en marché, pour pousser les affaires, comme ils disent. En général, ils se connaissent en bestiaux; ils ont le verbe très-délié, et sont surtout doués d'une fourberie à toute épreuve; ils discutent avec une éloquence, tour à tour violente et cau-

teuse, les défauts et les qualités de l'animal; mais aussitôt qu'il est question du prix, la langue cesse de fonctionner, et ils ne se parlent plus que par signes: ils se saisissent mutuellement la main, et c'est dans la longue et large manche de leur habit qu'ils expriment avec leurs doigts la hausse ou la baisse de leur commerce. Quand le marché est conclu, ils sont d'abord du dîner que doit payer l'acheteur; puis ils reçoivent un certain nombre de sapèques, conformément aux usages des diverses localités.

Dans la Ville-Bleue, il existe cinq grandes lamaseries, habitées chacune par plus de deux mille Lamas; en outre on en compte une quinzaine de moins considérables, et qui sont comme les succursales des premières. Sans crainte d'exagération, on peut porter au moins à vingt mille le nombre de ces Lamas résidants. Quant à ceux qui habitent les divers quartiers de la ville, pour s'occuper de commerce et de maquignonnage, ils sont innombrables. La lamaserie des Cinq-Tours est la plus belle et la plus célèbre; c'est là que réside un *Hobilgan*, c'est-à-dire un grand Lama, qui, après s'être identifié avec la substance de Bouddha, a déjà subi plusieurs fois les lois de la transmigration. Il est aujourd'hui placé dans la lamaserie des Cinq-Tours, sur l'autel qu'occupait autrefois le *Guison-Tamba*; il y monta à la suite d'un événement tragique qui faillit opérer une révolution dans l'empire.

L'empereur *Khang-Hi*, dans le cours de la grande expédition militaire qu'il fit en occident contre les *Oelets*, traversa un jour la Ville-Bleue, et voulut aller rendre visite au *Guison-Tamba*, qui était alors le grand Lama

des Cinq-Tours. Celui-ci reçut l'empereur sans se lever de dessus le trône qu'il occupait, et sans lui donner aucun témoignage de respect. Au moment où *Khang-Hi* s'approchait pour lui parler, un *Kian-Kiun*, grand Mandarin militaire, indigné du peu d'égard qu'on avait pour son maître, tira son sabre, fondit sur le *Guison-Tamba*, et le fit rouler mort sur les marches de son trône. Cet événement tragique mit en révolution toute la lamaserie, et bientôt l'exaspération se communiqua à tous les Lamas de la Ville-Bleue. On courut aux armes de toute part, et les jours de l'empereur, qui n'avait que peu de monde à sa suite, furent exposés au plus grand danger. Pour essayer de calmer l'irritation des Lamas, il reprocha publiquement au *Kian-Kiun* son acte de violence. — Si le *Guison-Tamba*, répondit le *Kian-Kiun*, n'était pas un Bouddha vivant, pourquoi ne s'est-il pas levé en présence du maître de l'univers ? S'il était un Bouddha vivant, comment n'a-t-il pas su que j'allais le mettre à mort ?... Cependant le danger pour la vie de l'empereur devenait d'heure en heure plus extrême. Il n'eut d'autre moyen d'évasion que de se dépouiller de ses habits impériaux, et de se revêtir de ceux d'un simple soldat. A la faveur de ce déguisement et de la confusion générale, il parvint à rejoindre son armée, qui n'était pas très-éloignée. La plus grande partie des gens qui avaient suivi l'empereur dans la Ville-Bleue furent massacrés, et entre autres le meurtrier du *Guison-Tamba*.

Les Mongols cherchèrent à tirer parti de ce mouvement. Bientôt on annonça que le *Guison-Tamba* avait reparu, et qu'il avait transmigré dans le pays des Khal-

khas ; ceux-ci l'avaient pris sous leur protection, et avaient juré de venger son assassinat. Les Lamas du Grand-Kouren s'organisaient avec activité ; déjà ils s'étaient dépouillés de leurs robes jaunes et rouges, pour revêtir des habits noirs, en mémoire de l'événement funèbre de la Ville-Bleue ; depuis longtemps ils ne se rasaient plus la tête, et laissaient croître, en signe de deuil, leur barbe et leurs cheveux ; tout enfin faisait présager un grand ébranlement des tribus tartares. Il ne fallut rien moins que la grande activité et les rares talents diplomatiques de l'empereur *Khang-Hi*, pour en arrêter les progrès. Il entama promptement des négociations avec le Talé-Lama, souverain du Thibet. Celui-ci devait user de toute son influence sur les Lamas pour les faire rentrer dans l'ordre, pendant que *Khang-Hi* intimiderait les rois Khalkhas par la puissance de ses troupes. Peu à peu la paix se rétablit ; les Lamas reprirent leurs habits jaunes et rouges ; mais, pour garder un souvenir de leur coalition en faveur du *Guison-Tamba*, ils ont conservé une bordure noire, de la largeur d'un pouce, sur le collet de leur robe. Les Lamas Khalkhas sont encore les seuls aujourd'hui qui portent cette marque de distinction.

Depuis cette époque, un *Hobilgan* a remplacé dans la Ville-Bleue, le *Guison-Tamba*, qui s'est définitivement installé au Grand-Kouren, dans le pays des Khalkhas. Cependant l'empereur *Khang-Hi*, dont le génie pénétrant se préoccupait sans cesse de l'avenir, n'était pas entièrement satisfait de tous ces arrangements. Il ne croyait pas à toutes ces doctrines de transmigration, et il voyait clairement que les Khalkhas, en prétendant que le *Guison-*

*Tamba* avait reparu parmi eux, n'avaient d'autre but que de tenir à leur disposition une puissance capable de lutter, au besoin, contre celle de l'empereur chinois. Casser le *Guison-Tamba* eût été d'une audace périlleuse. Il songea donc, tout en le tolérant, à neutraliser son influence. Il décréta, de concert avec la cour de Lha-Ssa, que le *Guison-Tamba* était reconnu légitime souverain du Grand-Kouren, mais qu'après ses morts successives, il serait toujours tenu d'aller transmigrer dans le Thibet... *Khang-Hi* espérait avec raison, qu'un Thibétain d'origine épouserait difficilement les ressentiments des *Khal-khas* contre la cour de Péking.

Le *Guison-Tamba*, plein de soumission et de respect pour les ordres de *Khang-Hi* et du Talé-Lama, n'a jamais manqué, depuis lors, d'aller effectuer sa métempsychose dans le Thibet. Cependant, comme on va le chercher dans son pays lorsqu'il est encore en bas âge, il doit nécessairement subir l'influence de ceux qui l'entourent. On prétend qu'il prend toujours, en grandissant, des sentiments peu favorables à la dynastie actuelle. En 1839, lorsque le *Guison-Tamba* fit à Péking le voyage dont nous avons parlé plus haut, les frayeurs que témoigna la cour ne provenaient que du souvenir de tous ces anciens événements.

Les Lamas qui affluent de tous les pays tartares dans les lamaserie de la Ville-Bleue, s'y fixent rarement d'une manière définitive. Après avoir pris leurs degrés dans ces espèces de grandes universités, ils s'en retournent chez eux ; car ils aiment mieux en général les petits établissements qui se trouvent disséminés en grand nombre dans la Terre des herbes. Ils y mènent une vie

plus libre et plus conforme à l'indépendance de leur caractère. Quelquefois ils résident dans leurs propres familles, occupés comme les autres Tartares à la garde des troupeaux ; ils aiment mieux vivre tranquillement dans leur tente, que de s'assujettir dans le couvent aux règles et à la récitation journalière des prières. Ces Lamas n'ont guère de religieux que leurs habits jaunes ou rouges ; on les nomme Lamas à domicile.

La seconde classe se compose de ceux qui ne sont fixés ni dans leurs familles, ni dans les lamaserie ; ce sont les Lamas vagabonds. Ils vivent à peu près comme les oiseaux voyageurs, sans se jamais fixer nulle part ; ils sont sans cesse poussés par je ne sais quelle inquiétude secrète, quelle vague antipathie du repos qui les tient toujours en activité. Ils se mettent à voyager uniquement pour voyager, pour parcourir du chemin, pour changer de lieu ; ils vont de lamaserie en lamaserie, et s'arrêtent, chemin faisant, dans toutes les tentes qu'ils rencontrent, toujours assurés que l'hospitalité des Tartares ne leur fera jamais défaut. Ils entrent sans façon et vont s'asseoir à côté du foyer ; on leur fait chauffer le thé, et tout en buvant, ils énumèrent avec orgueil les pays qu'ils ont déjà parcourus. Si l'envie leur prend de passer la nuit dans la tente, ils s'étendent dans un coin et dorment profondément jusqu'au lendemain. Le matin, avant de reprendre leur course vagabonde, ils s'arrêtent un instant sur le devant de la tente, regardant vaguement les nuages et la cime des montagnes, tournant la tête de côté et d'autre, comme pour interroger les vents. Enfin ils se mettent en marche, toujours sans but, uniquement dirigés par les sentiers qu'ils rencontrent par hasard de-

vant eux. Ils s'en vont la tête penchée en avant, les yeux baissés, tenant à la main un long bâton, et portant sur leur dos un havre-sac en peau de bouc. Quand ils sont fatigués, ils vont se reposer au pied d'un rocher, sur le pic d'une montagne, au fond d'un ravin, là où les pousse l'inconstance de leur fantaisie. Souvent dans leur route ils ne rencontrent que le désert; et alors, où la nuit les surprend, ils dorment sous le ciel qui est, disent-ils, comme le couvercle de cette immense tente qu'on appelle le monde.

Ces Lamas vagabonds visitent tous les pays qui leur sont accessibles: la Chine, la Mantchourie, les Khalkhas, les divers royaumes de la Mongolie méridionale, les Ouriang-hai, le Koukou-Noor, le nord et le midi des montagnes célestes, le Thibet, l'Inde et quelquefois même le Turkestan. Il n'y a pas de fleuve qu'ils n'aient traversé, de montagnes qu'ils n'aient gravies, de grand Lama devant qui ils ne se soient prosternés, de peuple chez lequel ils n'aient vécu, et dont ils ne connaissent les mœurs, les usages et la langue. Au milieu de leurs courses vagabondes, le péril de perdre le chemin et de s'égarer dans les déserts n'existe jamais pour eux. Voyageant sans but, les endroits où ils arrivent sont toujours ceux où ils voulaient aller. La légende du Juif errant, qui marche et marche toujours, est exactement réalisée dans la personne de ces Lamas. On dirait qu'ils sont sous l'influence d'une puissance secrète, qui les fait incessamment aller de place en place. Dieu semble avoir mêlé au sang qui coule dans leurs veines, quelque chose de cette force motrice qui pousse les mondes chacun dans leur route, sans jamais leur permettre de s'arrêter.

Les Lamas vivant en communauté sont ceux qui composent la troisième classe. On appelle lamaserie une réunion de petites maisons bâties tout à l'entour d'un ou de plusieurs temples bouddhiques; ces habitations sont plus ou moins grandes, plus ou moins belles, suivant les facultés de ceux qui en sont les propriétaires. Les Lamas qui vivent ainsi en communauté, sont ordinairement plus réguliers que les autres; ils sont plus assidus à la prière et à l'étude. Il leur est permis de nourrir chez eux quelques bestiaux; des vaches pour leur donner le lait et le beurre, base de leur nourriture journalière; un cheval pour aller faire quelques courses dans le désert, et des moutons pour se régaler aux jours de fête.

En général, toutes les lamaseries ont des fondations, soit royales, soit impériales; à certaines époques de l'année les revenus sont distribués aux Lamas, suivant le degré qu'ils ont atteint dans la hiérarchie. Ceux qui ont la réputation d'être savants médecins, ou habiles tireurs de bonne aventure, ont souvent occasion de recueillir en outre d'excellentes aubaines; cependant on les voit rarement devenir riches. Les Lamas, avec leur caractère enfantin et imprévoyant, ne savent pas user modérément des biens qui leur sont venus tout d'un coup; ils dépensent l'argent avec autant de facilité qu'ils le gagnent. Tel Lama, qui, la veille, portait des habits sales et déchirés, rivalisera le lendemain par la richesse de ses vêtements, avec le luxe des plus hauts dignitaires de la lamaserie. Aussitôt qu'il a à sa disposition de l'argent ou des animaux, il court à la ville de commerce la plus rapprochée, s'habiller pompeusement de haut en bas;

mais il est toujours probable qu'il n'usera pas lui-même ces magnifiques habits. Après quelques mois, il s'acheminera de nouveau vers la station chinoise, non plus pour faire l'élégant dans les beaux magasins de soieries, mais pour déposer les robes jaunes au mont-de-piété; et puis les Lamas ont beau avoir la volonté et l'espérance de retirer ce qu'ils portent au *Tang-Pou*, ils n'y réussissent presque jamais. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de parcourir les magasins de friperie dans les villes tartaro-chinoises; ils sont toujours encombrés d'objets lamaïques.

Les Lamas sont en très-grand nombre dans la Tartarie; d'après ce que nous avons pu remarquer, nous croyons pouvoir avancer, sans crainte d'erreur, qu'ils composent au moins un tiers de la population. Dans presque toutes les familles, à l'exception de l'aîné qui reste homme noir, tous les autres enfants mâles sont Lamas. Les Tartares embrassent cet état forcément, et non par inclination; ils sont Lamas ou hommes noirs, dès leur naissance, suivant la volonté de leurs parents, qui leur rasent la tête ou laissent croître leurs cheveux. Ainsi, à mesure qu'ils croissent en âge, ils s'habituent à leur état, et dans la suite une certaine exaltation religieuse finit par les y attacher fortement.

On prétend que la politique de la dynastie Mantchoue tendrait à multiplier en Tartarie le nombre des Lamas; des Mandarins chinois nous l'ont assuré, et la chose paraît assez probable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le gouvernement de Péking, pendant qu'il laisse dans la misère et l'abjection les bonzes chinois, honore et favorise le lamaïsme d'une manière toute particulière. L'in-

tention secrète du gouvernement, serait, dit-on, de faire augmenter le nombre des Lamas, et d'arrêter par ce moyen les progrès de la population en Tartarie. Les souvenirs de l'ancienne puissance des Mongols le préoccupent sans cesse; il sait qu'autrefois ils ont été maîtres de l'empire; et dans la crainte d'une nouvelle invasion, il s'applique à les affaiblir par tous les moyens possibles. Cependant, quoique la Mongolie soit très-peu peuplée, en égard à son immense étendue de terrain, il peut en sortir au premier jour une armée formidable. Un grand Lama, le Guison-Tamba, par exemple, n'aurait qu'à faire un geste, et tous les Mongols, depuis les frontières de la Sibérie jusqu'aux extrémités du Thibet, se levant comme un seul homme, iraient se précipiter avec la véhémence d'un torrent partout où la voix de leur saint les appellerait. La paix profonde dont ils jouissent, depuis plus de deux siècles, semblerait avoir dû énerver leur caractère belliqueux. Cependant on peut encore remarquer qu'ils n'ont pas tout à fait perdu le goût des aventures guerrières. Les grandes campagnes du Grand-Khan, *Tehing-Kis*, qui les conduisait à la conquête du monde, ne sont pas sorties de leur mémoire; durant les longs loisirs de la vie nomade, ils aiment à s'en entretenir, et à repaître ainsi leur imagination de vagues projets d'envahissement.

Durant notre court séjour dans la Ville-Bleue, nous ne cessâmes d'avoir des relations avec les Lamas des plus fameuses lamaseries, cherchant toujours à prendre de nouveaux renseignements sur l'état du Bouddhisme en Tartarie et dans le Thibet. Tout ce qu'on nous dit, ne servit qu'à nous confirmer de plus en plus dans ce que

nous avons appris par avance à ce sujet. Dans la Ville-Bleue, comme à *Tolon-Noor*, tout le monde nous répétait que la doctrine nous apparaîtrait plus sublime et plus lumineuse à mesure que nous avancerions vers l'occident. D'après ce que racontaient les Lamas qui avaient visité le Thibet, Lha-Ssa était comme un grand foyer de lumière, dont les rayons allaient toujours s'affaiblissant, en s'éloignant de leur centre.

Un jour nous eûmes occasion d'entretenir pendant quelque temps un Lama thibétain ; les choses qu'il nous dit, en matière de religion, nous jetèrent dans le plus grand étonnement. Un exposé de la doctrine chrétienne que nous lui fîmes succinctement, parut peu le surprendre ; il nous soutenait même que notre langage ne s'éloignait pas des croyances des grands Lamas du Thibet. — Il ne faut pas confondre, disait-il, les vérités religieuses, avec les nombreuses superstitions qui exercent la crédulité des ignorants. Les Tartares sont simples, ils se prosternent devant tout ce qu'ils rencontrent ; tout est *Borhan* à leurs yeux. Les Lamas, les livres de prières, les temples, les maisons des lamaserie, les pierres même, et les ossements qu'ils amoncellent sur les montagnes, tout est mis par eux sur le même rang ; à chaque pas ils se prosternent à terre, et portent leurs mains jointes au front en criant : *Borhan, Borhan*. — Mais les Lamas n'admettent-ils pas aussi des *Borhans* innombrables ? — Ceci demande une explication, dit-il en souriant ; il n'y a qu'un seul et unique souverain qui a créé toutes choses, il est sans commencement et sans fin. Dans le *Dehagar* (l'Inde), il porte le nom de Bouddha, et dans le Thibet celui de *Schamtché-Mitchébat* (Éternel

tout-puissant) ; les *Deha-Mi* (Chinois), l'appellent Fo, et les *Sok-po-Mi* (Tartares) le nomment Borhan. — Tu dis que Bouddha est unique : dans ce cas-là, que seront le Talé-Lama de Lha-Ssa, le Bandchan du Djachi-Loumbo, le Tsong-Kaba des Sifan, le Kaldan de Tolon-Noor, le Guison-Tamba du Grand-Kouren, le Hobilgan de la Ville-Bleue, les Hotoktou de Péking, et puis tous ces nombreux Chaberons (1) qui résident dans les lamaserie de la Tartarie et du Thibet ? — Tous sont également Bouddha. — Bouddha est-il visible ? — Non, il est sans corps ; il est une substance spirituelle. — Ainsi Bouddha est unique ; et pourtant il existe des Bouddha innombrables, tels que les Chaberons et les autres... Bouddha est incorporel, on ne peut le voir ; et pourtant le Talé-Lama, le Guison-Tamba et tous les autres Chaberons sont visibles, et ont reçu un corps semblable au nôtre... Comment expliques-tu cela ? — Cette doctrine, dit-il, en étendant le bras et en prenant un accent remarquable d'autorité, cette doctrine est véritable ; c'est la doctrine de l'occident, mais elle est d'une profondeur insondable ; on ne peut l'expliquer jusqu'au bout...

Les paroles de ce Lama thibétain nous étonnaient étrangement ; l'unité de Dieu, le mystère de l'Incarnation, le dogme de la présence réelle nous paraissaient comme enveloppés dans ses croyances ; cependant, avec des idées si saines en apparence, il admettait la métempsycose et une espèce de panthéisme dont il ne pouvait se rendre compte.

(1) En style lamanesque, on nomme Chaberons tous ceux qui, après leur mort, subissent des incarnations successives ; ils sont regardés comme des Bouddha vivants.

Ces nouveaux renseignements sur la religion de Boudha nous firent augurer que nous trouverions en effet, parmi les Lamas du Thibet, un symbolisme plus épuré et au-dessus des croyances du vulgaire. Nous persistâmes donc dans la résolution que nous avions déjà adoptée, de pousser toujours en avant vers l'occident.

Au moment de nous mettre en route, nous fîmes, selon l'usage, appeler le chef de l'hôtellerie, afin de régler les comptes. Nous avons calculé qu'un loyer de quatre jours pour trois hommes et six animaux, nous coûterait au moins deux onces d'argent; aussi fûmes-nous agréablement surpris d'entendre l'aubergiste nous dire : Seigneurs Lamas, ne comptons pas; versez trois cents sa-pèques à la caisse; et que cela suffise... Ma maison, ajouta-t-il, est nouvellement établie, et je prétends lui faire une bonne réputation. Puisque vous êtes d'un pays éloigné, je veux que vous puissiez dire à vos illustres compatriotes, que mon hôtellerie est digne de leur confiance... Nous lui répondîmes que nous parlerions partout de son désintéressement, et que nos compatriotes, lorsqu'ils auraient occasion de visiter la Ville-Bleue, ne manqueraient certainement pas de descendre à l'hôtel des Trois-Perfections.

## CHAPITRE VI.

Rencontre d'un mangeur de Tartares. — Perte d'Arsalan. — Grande caravane de chameaux. — Arrivée de nuit à *Tchagan-Kouren*. — On refuse de nous recevoir dans les auberges. — Logement dans une bergerie. — Débordement du fleuve Jaune. — Aspect de *Tchagan-Kouren*. — Départ à travers les marécages. — Louage d'une barque. — Arrivée sur les bords du fleuve Jaune. — Campement sous le portique d'une pagode. — Embarquement des chameaux. — Passage du fleuve Jaune. — Pénible marche dans les terres inondées. — Campement au bord de l'eau.

Nous quittâmes la Ville-Bleue le quatrième jour de la neuvième lune; il y avait déjà plus d'un mois que nous étions en voyage. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés que la petite caravane put arriver hors de la ville. Les rues étaient encombrées d'hommes, de charrettes, d'animaux et de bancs où les commerçants étalaient leurs diverses marchandises; nous ne pouvions avancer qu'à petits pas, et souvent même nous étions forcés de faire de longues haltes, avant de pouvoir gagner du terrain. Il était près de midi quand nous parvînmes enfin aux dernières maisons de la ville, du côté de la porte occidentale. Là seulement, sur une route large et unie, nos chameaux purent cheminer à leur aise de toute la longueur de leurs pas. Une chaîne de rochers escarpés, qui s'élevaient à notre droite, nous mettais bien à l'abri du vent du nord, que la rigueur de la saison ne se faisait nullement sentir.